

## «La philosophie face à la Shoah» (Lucie Doublet)

Mots clés : Shoah, philosophie, Levinas, Adorno, Spengler

Le titre de cette conférence doit d'abord étonner. En effet, s'il est évident que l'historien se trouve « face à » la Shoah, ça l'est beaucoup moins pour le philosophe. Je voudrais donc montrer de quelle manière la Shoah acquiert le statut d'objet philosophique pour les philosophes du XXème siècle, plus particulièrement Adorno et Levinas. Pour employer une image platonicienne, nous pourrions dire qu'elle acquiert le statut de « pierre de touche ». La pensée achoppe ici sur un fait qui lui résiste. Le réel resurgit dans toute sa violence et vient mettre à mal les schèmes philosophiques classiques. La pensée occidentale a pu se complaire, par exemple, dans le mythe d'une raison qui, s'incarnant progressivement dans l'histoire par l'intermédiaire de la culture, viendrait nous garantir contre l'inhumanité. La Shoah signe l'effondrement de ce mythe fondateur. Raison, progrès, civilisation, quel sens faut-il à présent donner à ces concepts ? Faut-il seulement leur en donner un ?

La Shoah peut d'abord apparaître comme une mise en échec de la culture européenne et de la philosophie en tant qu'elle en est une des incarnations. Que vaut la culture, si elle ne nous prémunit pas contre la barbarie ? La philosophie apparaît comme un discours vain, une parole à la fois fausse et superficielle: fausse car elle ne décrit pas l'homme tel qu'il est, superficielle car elle est incapable de le changer. Mais on peut aller plus loin avec Adorno: si la culture et la philosophie n'étaient pas mises en échec ? Si la Shoah n'était pas une résurgence de barbarie, mais au contraire l'incarnation d'une des possibilités de la culture européenne ? Il y aurait quelque chose, dans les grands schèmes métaphysiques ou dans la raison occidentale, qui permet, ou du moins qui ne nous prémunit pas, contre cette sorte d'évènement. La philosophie devrait alors assumer sa part de responsabilité et de culpabilité. En ce sens, il serait impossible de produire à nouveau quoi que soit en Europe, puisque ce serait perpétuer ce qui a rendu possible le massacre. C'est ainsi qu'Adorno a pu écrire cette phrase célèbre: « écrire un poème après Auschwitz est barbare ».

Cependant, la position radicale d'Adorno pose problème. Le silence n'est-il pas aussi le triomphe même de la barbarie, au sens où il signe une seconde mort ? Après la mort des hommes, la mort de la parole. L'inutilité de la culture et de la philosophie, n'est-ce pas ce qui était prôné justement par le régime nazi lui-même ? C'est en tout cas de cette manière que l'interprète un second philosophe, Emmanuel Levinas.

Si la Shoah possède un sens philosophique, elle doit s'entendre pour Levinas comme une manifestation de souffrance radicale. L'extermination et les camps manifestent la souffrance humaine, mais pas comme un exemple de souffrance parmi d'autres. C'est l'incarnation de la souffrance absolue, ou comme dit Levinas, le « paradigme de la souffrance inutile ». Avec la Shoah, la souffrance humaine apparaît dans toute son absurdité. Or, la philosophie n'a jamais su reconnaître cette absurdité en tant que telle. Il y a donc une tendance, inhérente à la manière même dont procède la pensée, qui l'empêche de reconnaître le non-sens absolu de la souffrance. Ce que Levinas exprime en disant que la philosophie occidentale est une « théodicée ». Le mal est donc toujours un moindre mal, ou mal nécessaire à un plus grand bien. Il n'y a pas de mal absolu. La souffrance peut-être vécue subjectivement comme un scandale injustifiable, mais elle prend sens pour un observateur extérieur et surplombant, qui comprend sa nécessité dans un ensemble plus large. Après la Shoah, la philosophie est donc appelée à penser la souffrance autrement. Une philosophie qui témoigne de la Shoah serait une philosophie qui reconnaît jusqu'au bout l'absurdité de la souffrance. Il faudrait partir de son absurdité comme d'un absolu qu'aucun système ne saurait comprendre et aucun principe expliquer. C'est justement ce que Levinas tente de faire ensuite dans toute son œuvre. Il s'agit de penser un autre humanisme, en des termes inédits, humanisme qu'il appelle aussi « humanisme de l'autre homme ».

## « Entre chiens et loups » (Edith Fuchs)

Je souhaiterais, pour ma part, être polémique et défendre l'idée selon laquelle la philosophie n'est pour rien dans le déferlement du nazisme en Europe. En effet, depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, il existe en Allemagne une importante production de « pseudo-pensée », qui est très bien reçue, mais n'a rien à voir avec la philosophie. Des faussaires propagandistes se déguisent en savants, et dénaturent la philosophie comme toutes les autres sciences. Il y a une fausse démographie, une fausse philologie, une fausse biologie qui termine par la soi-disant « science des races », etc. C'est à ce genre de discours qu'il faut imputer la responsabilité des événements, et non à la philosophie en tant que sagesse tournée vers la connaissance vraie. Je voudrais donc revenir sur l'importance de ces faussaires au XIX<sup>ème</sup> et au XXI<sup>ème</sup> en Allemagne.

On pourrait en citer de nombreux exemples. Paul De Lagarde (1827-1891) est un universitaire distingué, philologue, spécialiste de l'Antiquité. Dans ses *Ecrits allemands*, il affirme détester le XVIII<sup>ème</sup> siècle français, la citoyenneté, la république, etc. Il assimile tous ces concepts au « libéralisme », et finalement aux « juifs », dans une confusion absolue. Il met en œuvre une réflexion toute manichéenne : il soutient le conservatisme contre le libéralisme, l'organicisme contre la citoyenneté, l'âme contre l'esprit, etc. Pour lui, la « question juive » n'est pas un problème de religion, mais de puissance. Les juifs domineraient le peuple, vidant l'Allemagne de sa puissance.

On pourrait aussi citer Klages, réputé grand philosophe, qui consacre une œuvre à la soi-disant opposition entre l' « esprit » et l' « âme ». Contre l'esprit, il prône la révolte du sang et de l'âme. Sur ce thème, Levinas n'est pas si loin finalement. Julius Langbhen dit avoir écrit son œuvre, *Rembrandt éducateur*, dans un état d' « extase nietzschéenne ». Blüher, quant à lui, est le théoricien des mouvements de jeunesse nazis. Il est lui aussi tenu pour un éminent philosophe. Il conçoit le mouvement des « Oiseaux migrateurs » comme un phénomène « érotique ». Mais je voudrais m'attarder plus longuement sur le cas de Spengler.

Spengler a eu une influence énorme, en particulier sur Carl Schmitt. Il est toujours classé parmi les philosophes. Son ouvrage célèbre, *le Déclin de l'Occident*, me paraît représentatif de la destruction de la pensée en Allemagne. Spengler parodie la philosophie, comme toutes les connaissances. Il se dit spécialiste de tout, mais ne connaît rien. Tout son livre glorifie le sang, le sol et les « hautes races non-mêlées ». Il ne cesse d'exprimer son dégoût pour les démocraties et dénonce le « culte du rationalisme », sensé détruire la vitalité des peuples. Il prétend écrire une « authentique philosophie allemande », mais selon une conception fallacieuse de la philosophie. Il ne s'agit plus d'une sagesse dévolue à la connaissance, mais l'élément d'une culture. Dans sa phase ascendante, la philosophie est partout sauf dans les livres, c'est l'âme de la culture. Dans la phase descendante, la culture s'assèche, elle devient civilisation, rationaliste, abstraite et froide. La philosophie s'inscrit alors dans les livres, signe d'une disparition imminente de la culture. Lui aussi, pense à travers des dichotomies : le physiognomique contre le systématique, l'intuition contre l'intelligence, la culture contre la civilisation, la vie contre l'intellect, etc. Sa thèse majeure consiste à affirmer que les cultures font les peuples, et non l'inverse. Chaque culture serait fermée sur elle-même, comme une plante rivée à son sol. Les échanges avec l'extérieurs sont conçus comme nécessairement artificiels. Spengler pense à travers le concept de « pseudo-morphose » : une culture est défigurée par les apports étrangers qui lui sont imposés de l'extérieur.

Il faut donc distinguer la philosophie de ces pseudo-pensées. Ce qui subsiste, en Allemagne, de production rationaliste est minoritaire. Husserl est vite détrôné par Heidegger, qui le déporte vers un irrationalisme. On assiste à une véritable régression vers ce que Kant dénonçait comme des « visions ténébreuses des esprits endormis ». Or, seuls les hommes éveillés ont un monde commun.